

« Nénette »

Le projet est né un peu par hasard. Ce jour-là, j'étais parti me promener à la ménagerie du Jardin des Plantes. Ça faisait des années que je n'y avais pas mis les pieds. En entrant dans la « singerie », je suis tombé en arrêt devant la cage des orangs-outans. Quelques visiteurs commentaient bruyamment leurs moindres faits et gestes. Du haut de sa mezzanine, Nénette semblait ailleurs, mais en l'observant plus attentivement, je me suis rendu compte qu'en réalité, elle ne perdait pas une miette du spectacle que nous lui offrions, à notre insu... L'idée du film est née à ce moment-là. Pour moi, c'était un court-métrage de quinze, vingt minutes maximum, mais dès que j'ai commencé à tourner, j'ai senti que ce dispositif en face-à-face allait me permettre de dépasser la durée initialement prévue. Ça s'est confirmé au montage. À partir de là, le film s'est développé tout seul, sans que j'aie à forcer les choses.

Je voulais filmer Nénette de manière frontale, à travers la vitre de sa cage, comme la voient les visiteurs. Capter ces moments troublants, comme suspendus, hors du temps, où elle nous regarde, elle aussi. Bien sûr, j'ai filmé un peu les trois autres, Tübo, Théodora et Tamü : ils partagent le même espace qu'elle ; mais dans le film, je ne leur ai pas fait la même place. Priorité à Nénette. Et pourtant, à première vue, c'est la plus discrète, celle qu'on remarque le moins. Elle est souvent en retrait, à demi enfouie sous la paille, dans son nid, où elle peut faire de très longues siestes. Elle s'économise, sans doute... vu son âge ! C'est aussi la seule à ne pas être née en captivité mais dans son milieu naturel, à Bornéo. Je ne sais pas si c'est lié mais elle est plus distante, elle s'approche rarement, contrairement aux trois autres qui n'hésitent pas à venir se coller à la vitre. C'est peut-être ce qui m'a plu. Cette présence lointaine, teintée d'indifférence, qui lui confère une sorte d'aura, de souveraineté ! Une façon de séduire sans chercher à séduire; de regarder le visiteur sans jamais quémander quoi que ce soit, et de lui renvoyer sa prétendue supériorité, son voyeurisme à la figure.

600.000 personnes défilent chaque année devant sa cage, la prennent en photo, la filment, commentent le spectacle. On rit, on s'exclame, on compatit, on s'apitoie, on admire son adresse, sa souplesse, l'éclat de son poil ; on philosophe, on s'y compare, on explique aux enfants ; en lisant les panneaux, on découvre l'ampleur des menaces qui pèsent sur l'espèce, la déforestation massive, le braconnage. Il y a les visiteurs qui viennent toutes les semaines, comme on vient rendre visite à une vieille cousine ; ceux qui sont là pour la première fois, et qui restent scotchés ; ceux qui ricanent, poussent des grognements, gesticulent, l'imitent, la *singent*, ou s'interrogent à n'en plus finir sur cette poche qu'ils ont sous le menton. Sept jours sur sept, hiver comme été. Depuis 37 ans.

Le film repose d'un bout à l'autre sur une disjonction entre l'image et le son, de sorte qu'on voit les animaux sans jamais les entendre, et qu'on entend les humains sans jamais les voir. Il n'y a pas de contre champ. Pas d'échappée. La bande son entrelace plusieurs types de paroles : les commentaires spontanés des visiteurs qui passent - des familles, des couples, des touristes étrangers, une

bande d'ados, des promeneurs solitaires, les étudiants d'une école d'art et leur prof de dessin, etc... - Mais j'ai aussi fait parler les soigneurs, en particulier les anciens : ils ont vu grandir Nénette et connaissent son histoire. Enfin, j'ai proposé à quelques amis d'horizons divers de venir, et j'ai enregistré leurs réactions. Parmi eux, Erik Slabiac et Franck Anastasio, du groupe *Les Yeux noirs*, sont venus chanter un air de musique tzigane. Valéry Gaillard, qui a longtemps été mon assistant avant de faire ses propres films, est venu lire un texte de Buffon. Linda De Zitter, psychanalyste, a choisi le flamand, sa langue maternelle, pour égrener quelques remarques ; et c'est au comédien Pierre Meunier que l'on doit le long monologue de la fin, entièrement improvisé...

Derrière sa vitre, Nénette est un miroir. Une surface de projection. Nous lui prêtons toutes sortes de sentiments, d'intentions, voire de pensées. En parlant d'elle, nous parlons de nous. En la regardant, nous nous incluons dans le tableau. Comme Flaubert qui s'était écrié « Madame Bovary, c'est moi ! » je pourrais dire : « Nénette, c'est moi ». C'est vous. C'est nous. Pourtant, nous ne saurons jamais ce qu'elle pense, ni si elle pense. Le mystère demeure. Au fond, Nénette est une confidente idéale : elle garde tous les secrets.

C'est un film sur le regard, la représentation. Une métaphore du cinéma, en particulier du documentaire comme *captation* et comme *capture* ; puisque filmer l'autre, c'est toujours l'emprisonner, l'enfermer dans un cadre, le figer, dans l'espace et dans le temps.

Nicolas Philibert